

Chapitre II

DE LA NÉCESSITÉ

D'UN LONG CHEMIN DE PURIFICATION

Introduction

Nous avons essayé, lors du cours précédent, de prendre conscience de notre difficulté à nous recevoir tout entiers de l'Amour dont nous sommes aimés, c'est-à-dire finalement de nous laisser aimer par Dieu. Nous avons perçu, en même temps, que nous ne pouvions aimer d'un amour pur, d'un amour désintéressé que dans la mesure où nous accueillons d'abord l'amour dont Dieu nous aime. L'image qui peut nous aider à le comprendre, c'est celle du feu qui se répand en embrasant tout ce qu'il touche selon la parole du Christ : « **Je suis venu jeter un feu sur la terre...** » (cf. Lc 12, 49). Se laisser toucher par l'amour divin, c'est irrésistiblement se mettre soi-même à brûler d'amour pour lui. Nous sommes faits pour cela, faits pour aimer Dieu comme Il nous aime, et, pourtant, il y a une résistance, une peur en nous, une peur d'ouvrir notre cœur au feu consumant de l'Amour divin. Nous allons essayer de comprendre l'origine de cette peur.

1. La blessure du péché

« Moi, je suis né dans la faute (l'iniquité) et j'étais pécheur dès le sein de ma mère (ma mère m'a conçu dans le péché) » (Ps 50 (51), 7). Créés pour vivre de l'Amour divin, pour trouver « notre plénitude dans l'Esprit Saint » (cf. Ép 5, 18), c'est-à-dire aussi dans la communion avec notre Père du ciel, nous n'avons pas été conçus dans la grâce sanctifiante : nous n'avons donc pas expérimenté, à l'origine, l'amour divin comme nous aurions dû le faire. Cet état de communion avec Dieu, qui est un état de justice et de sainteté, nos parents auraient dû nous le transmettre dès le premier instant de notre conception et le refléter à nos yeux, à notre sensibilité humaine qui a besoin de voir, d'entendre, de toucher, pour que « nous puissions goûter combien le Seigneur est bon » (cf. 1 P 2, 3). Cet état de communion divine, nos parents n'ont pas pu nous le transmettre parce qu'ils étaient eux-mêmes marqués par le péché. C'est là le drame du péché originel qui fait que « par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort a passé à tous les hommes (...) » (Rm 5, 12). Cette mort, liée au péché, doit être comprise d'abord comme celle de l'âme, au sens où la vie de l'âme, c'est la communion avec Dieu (cf. Jn 17, 3) et que cette communion est brisée par le péché.

Nous ne pouvons pas prendre toute la mesure des conséquences de cet état de séparation d'avec Dieu que signifie le péché originel, mais nous pouvons comprendre que « dès le sein de notre mère », l'embryon que nous étions a pu connaître des souffrances intimes et secrètes qui échappent à une explication purement psychologique. Nous pouvons comprendre aussi qu'à cette blessure première du péché originel se surajoutent, pour ainsi dire, les blessures « secondaires » liées aux péchés de nos parents. Évidemment, tout cela n'a de sens que sur fond de notre prédestination à vivre de l'Amour divin. **C'est sur fond de sa vocation à vivre d'une vie d'amour en Dieu que le tout-petit ressent les manques, les imperfections de l'amour humain qui l'enveloppe.** Il fait l'expérience d'un vide, d'un manque là où il est fait pour l'Amour, pour être comblé par l'Amour. Il est spontanément, du plus profond de son être, tendu vers cet Amour infini dont il a besoin pour vivre puisqu'il est créé pour vivre de lui. Il attend, et il ne reçoit pas à la mesure de son attente. Plus encore, on peut dire que cette attente spontanée, qui découle directement de notre prédestination, est comme un premier mouvement d'amour naturel, **un premier amour** très faible certes, mais très profond aussi, très pur, provenant des capacités les plus radicales de notre cœur en tant que nous sommes faits pour vivre une communion totale avec Dieu. Il y a donc un premier mouvement d'abandon, d'ouverture totale de la part de l'enfant vis-à-vis de sa mère, et cette attente d'amour, toute passive, ne reçoit pas la réponse d'amour qu'il attend pour vivre d'une vie d'amour.

2. De l'origine de nos blocages

Plus l'attente est profonde, plus la souffrance du manque, la « déception » peuvent l'être. Le tout-petit peut vivre ainsi des états d'angoisse, traverser de **véritables agonies**, se sentant abandonné là où il n'était que « confiance », qu'ouverture aimante à l'amour. Il ne va pas avoir la force de persévérer dans ce mouvement d'abandon et d'ouverture totale qui est pourtant le mouvement le plus profond du cœur de l'homme. Il va nécessairement avoir un mouvement de repli, de fermeture, favorisé par les conséquences du péché originel sur notre nature.

Ces angoisses du tout-petit, nous ne voulons à aucun prix les revivre. Nous nous défendons comme nous pouvons. Nous préférons fermer notre cœur profond, refouler ce cœur d'enfant capable d'un abandon total. Nous préférons nous durcir, en gardant au fond de notre cœur une non-foi, une non-confiance en cet Amour total qui exigerait de nous une ouverture, une livraison totale de nous-mêmes et, par là même, nous ferait courir le risque de revivre des états d'agonie. Sur la base de cette déception première par rapport à l'amour, nous allons chercher à vivre en ce monde dur – ou du moins à survivre – indépendamment de l'Amour divin – ou du moins sans dépendre radicalement de lui. Nous allons nous construire et construire notre vie sur d'autres « fondements » que l'abandon, que la réceptivité dont nous avons parlé la dernière fois¹. À partir de là va se développer, ce que l'on peut appeler notre « moi », comme

¹ Alors qu'en réalité, il n'y en a pas d'autres.

étant ce sujet égocentrique qui peut paraître « naturel », mais qui n'est, en réalité, qu'une construction artificielle, masquant notre vraie personne.

« Mes enfants, **comme il est difficile d'entrer dans le Royaume de Dieu !** » (Mc 10, 24). Nous pouvons commencer à « comprendre » notre difficulté à nous laisser aimer par Dieu, même si, en réalité, nous ne mesurons pas toute la profondeur de ce **blocage intérieur**. Se laisser toucher par l'Amour divin, ce serait laisser se réveiller en nous ce mouvement initial, ce mouvement le plus profond de notre cœur que nous avons refoulé depuis notre petite enfance. En réalité, il y a **un fond de peur**, peur d'avoir à rouvrir notre cœur d'enfant qui demeure au-dedans de nous, mais qui est devenu un cœur blessé. Nous avons, en ce sens, peur de l'amour et, cependant, nous continuons à le rechercher puisque, de toute façon, nous ne pouvons pas vivre sans. À défaut de pouvoir vivre cet amour au niveau de notre cœur profond, nous le vivons **au niveau de notre affectivité**. Ce n'est pas que nous soyons devenus incapables d'aimer puisque nous avons reçu gratuitement le don de la charité divine le jour de notre baptême, mais c'est que cette charité divine ne règne pas encore entièrement en nous, elle ne peut pas prendre pleinement possession de notre cœur en raison des résistances inconscientes qui nous habitent. Elle ne peut pas être, comme elle le voudrait, la source immédiate et directe de toutes nos actions. Il y a **un long chemin de purification qui est nécessaire** pour cela.

Autrement dit, tant que le Seigneur n'aura pas guéri en profondeur les blessures de notre cœur d'enfant, nous ne pourrions parvenir jusqu'à ce parfait amour qui ne peut se vivre que dans l'abandon total de nous-mêmes à l'Amour dont nous sommes aimés. Nous faisons confiance à Dieu mais pas entièrement, nous nous donnons mais sans pouvoir nous livrer totalement. Nous pouvons, certes, faire un effort pour ouvrir notre cœur aux autres, à leur souffrance, mais pas jusqu'à rouvrir notre cœur profond, notre cœur d'enfant enfoui. Il y a ainsi **une limite à notre communion** avec Dieu et avec les autres en dehors de certains moments de grâce particuliers ; il y a **comme des murs** qui nous sépareraient les uns des autres, et cela, que nous le voulions ou non, que nous en ayons conscience ou non. Nous demeurons comme tiraillés dans notre vie affective entre les aspirations profondes de notre cœur que l'Esprit Saint ne cesse de réveiller en nous, et notre moi égocentrique – qui refait surface dès que nous sortons de la prière –, le mouvement de la chair « avec ses passions et ses convoitises » (cf. Ga 5, 24) qui tend à nous refermer sur nous-mêmes dans le besoin de dominer, de plaire, de jouir d'une manière immédiate : « Car la chair convoite contre l'Esprit et l'Esprit contre la chair ; il y a entre eux antagonisme si bien que vous ne faites pas ce que vous voudriez » (cf. Ga 5, 17).

3. Servir Dieu dans la conscience de notre état

« Nous-mêmes qui possédons les prémices de l'Esprit, **nous gémissons nous aussi intérieurement attendant l'adoption filiale, la rédemption de notre corps**. Car notre salut est objet d'espérance (...) » (cf. Rm 8, 23-24). Par rapport à ces peurs, à ces blocages intérieurs qui nous empêchent de plonger pleinement dans l'amour divin, de

nous laisser envahir par lui, il est bon de nous rappeler que « notre salut est objet d'espérance ». Le chemin de **la libération de notre cœur profond**, qui doit nous conduire à sortir entièrement de nous-mêmes pour vivre, dès cette terre, d'une vie d'amour divine, est un long chemin sur lequel nous devons nous laisser conduire en exerçant la vertu de l'espérance, c'est-à-dire aussi la persévérance : « Vous avez besoin de constance pour que, après avoir accompli la volonté de Dieu, vous bénéficiiez de la promesse » (He 10, 36). Il serait faux de penser que tant que nous ne sommes pas entrés dans « la liberté de la gloire des enfants de Dieu » (cf. Rm 8, 21), liberté d'aimer dans un abandon total à son amour, nous ne pouvons rien faire pour Lui. En réalité, même si notre cœur ne repose pas entièrement en Dieu comme un petit enfant contre sa mère, nous avons la liberté de poser ou non certains actes de charité. Certes, nous ne pouvons pas, par nos propres forces, sortir de nous-mêmes dans un don désintéressé et total de nous-mêmes, mais nous pouvons poser des actes d'amour qui sont – au moins par leur intention – orientés vers Dieu.

De même, il serait excessif et irréaliste de vouloir nier l'importance et la valeur de notre vie affective, tout comme de notre agressivité d'ailleurs. Même si cette affectivité demeure partagée entre le rayonnement de la charité divine qui cherche à la pénétrer et à la purifier autant qu'elle peut et la contamination du moi, elle n'en reste pas moins le moteur habituel de nos activités quotidiennes. Elle est forte de notre désir d'aimer et d'être aimé, même si ce désir n'est pas encore entièrement purifié. Soyons au clair avec nous-mêmes, avec ce que nous éprouvons, et nous n'aurons pas à avoir peur de nos sentiments humains. L'humilité sauve tout. Un jour viendra où, notre affectivité et notre agressivité étant totalement purifiées, elles pourront être pleinement intégrées dans l'amour et totalement mises à son service. C'est cela « la rédemption de notre corps », celle que nous attendons en « gémissant » (cf. Rm 8, 23).